

Chapitre 1

Nation, identité nationale et sport

Si nationalisme il y a – Eugen Weber voit dans le nationalisme « une déformation excessive du patriotisme¹ » –, on peut supposer qu'une entité politique et les composantes qui la constituent – les citoyens – se reconnaissent à travers le fait de la nation. Pour Éric Hobsbawm, cependant, l'existence de la nation n'est pas un fait transcendant l'Histoire mais, au contraire, relativement récent: deux siècles tout au plus². La définition de la nation est en soi problématique car, au-delà du principe subjectif d'Ernest Renan pour qui « une nation est un plébiscite de tous les jours », les critères objectifs ne semblent plus guère opératoires. Qu'il s'agisse d'un critère unique (la langue, ou l'ethnie, etc.) ou d'un ensemble (la langue, le territoire, l'histoire, la culture, etc.), on trouve néanmoins toujours des exceptions à ces tentatives de définition objective. En fait, une nation est un ensemble de citoyens dont la souveraineté collective constitue un État qui est leur expression politique, cette souveraineté s'exerçant sur un territoire. Aussi, le peuple-nation représente-t-il alors l'intérêt commun contre les intérêts particuliers, le bien commun contre les privilèges.

Certes, les révolutions de la fin du XVIII^e ou du XIX^e siècle, participent à cette construction politique de la nation. Cependant, un autre phénomène semble avoir joué lequel relève de l'économie et de la construction du capitalisme. Pour Éric Hobsbawm, l'économie politique théorisée par Adam Smith, privilégiant le libre-échange et le marché libre, accorde une place fondamentale aux entreprises individuelles et aux firmes, lesquelles agissent rationnellement pour maximiser leurs profits. Le marché sur lequel ces acteurs interviennent n'a pas de limites, si ce ne sont les dimensions de la planète. Cependant, ce n'est pas tenir compte de la réalité et, particulièrement, du souci de l'État d'intervenir dans l'activité économique. Car le capitalisme ne peut dénier à l'État la fonction – positive – qui consiste à garantir la sécurité des propriétés et des contrats. Aussi, l'État-nation aurait une fonction spécifique en tant que tel dans le processus de développement du capitalisme, entendu en terme d'industrialisation.

1. E. Weber, *Les Années trente. Tournants et perplexités*. Paris, Payot, 1995, p. 164.
2. E. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*. Paris, Gallimard, 1992, pp. 14-15.



C'est dans ce cadre que les nations adviennent à l'existence au XIX^e siècle, le développement économique ne pouvant se réaliser que dans le cadre d'une entité « assez étendue pour former une unité de développement viable³ », les critères démographiques retenus s'étalant de trente à soixante millions d'habitants, la Grande-Bretagne et la France étant exemplaires de ce point de vue. Il existerait donc une sorte de seuil en deçà duquel une nation n'apparaît pas viable. Aussi comprend-on que la formation d'un État-nation s'envisage alors dans le cadre de l'agrégation de territoires et de populations pour atteindre cette limite critique, avec l'idée toujours présente de l'unité politique. C'est ainsi qu'il faut envisager les constitutions de l'Allemagne et de l'Italie dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Cette manière d'envisager la nation prévaut à la fin de la Première Guerre mondiale, l'Europe construite par les traités de paix se composant d'après sa formulation wilsonienne: vingt-six États-nations, puis vingt-sept avec l'Irlande. Pour réguler le jeu des relations internationales, et éviter le spectre d'une nouvelle guerre, est créée la Société des nations.

Durant cette période de l'entre-deux-guerres, alors que l'on constate l'augmentation du nombre des rencontres sportives internationales, des compétitions continentales ou internationales sont inventées⁴. Dans le même temps, un nombre important d'institutions internationales, qui s'imposent pour tâche d'organiser et de réguler ces compétitions, sont créées, immédiatement avant ou après la Première Guerre mondiale. Après qu'une première vague de « massification » du sport a lieu en Grande-Bretagne au cours du dernier quart du XIX^e siècle⁵, on peut envisager un phénomène identique, mais sur le continent européen cette fois, après la Grande Guerre, le mélange des armées ayant probablement été un élément important de l'accélération de la diffusion du sport, en tant que valeur sociale et passe-temps. La création d'enceintes sportives monumentales pour accueillir des foules de plus en plus gigantesques est un indicateur du phénomène, comme les stades de Wembley, Colombes, Berlin, etc.



3. E. Hobsbawm, *ibid.*, p. 44.

4. Par exemple, le championnat du monde de cyclisme professionnel sur route (1927), la *Mitropa Cup* de football (1927) et la Coupe du monde (1930), le championnat du monde de ski alpin (1930), le championnat d'Europe d'athlétisme (1934), etc. En 1924, les Jeux olympiques d'été se complètent des premiers Jeux d'hiver à Chamonix. Dans le même temps, des Jeux internationaux régionaux sont créés sur les différents continents, et les villes candidates à l'organisation des J.O. d'été se multiplient. Voir B. Errais et Y. Fates, « Les jeux régionaux, témoins de l'universalisation des sports », *MappeMonde*, n° 2, 1989, pp. 26-28 et M. Leblanc et Y. Fates, « Jeux et enjeux olympiques », *ibid.*, pp. 19-21.

5. E. Hobsbawm, « Mass-Producing Traditions: Europe, 1870-1914 », in E. Hobsbawm & T. Ranger (eds.), *The Invention of Tradition*. Cambridge, Cambridge University Press, 1983, pp. 288-290.

Dans ce contexte général, les progrès des moyens techniques de communication de masse (la TSF, le cinéma) – largement utilisés par la propagande politique – ne sont certainement pas étrangers à l’enracinement du nationalisme dans la vie quotidienne à travers le sport. Éric Hobsbawm rapporte le fait qu’en 1929, séjournant chez des amis Autrichiens, il écoute « nerveusement » à la radio le match de football Autriche-Angleterre qui se joue à Vienne, ceux-là ayant juré de se venger sur lui si les Anglais gagnaient! Heureusement, le résultat est un match nul. C’est ainsi que des enfants de douze ans envisagent le loyalisme national⁶.

Bien sûr, le nationalisme sportif s’exprime de manière moins spontanée lorsque de grandes manifestations sont sciemment organisées par les États pour exprimer, à travers elles, équipes et champions, les qualités du régime politique ou celles de l’« homme nouveau » que ceux-là entendent construire (Coupe du monde de football en Italie en 1934, Jeux olympiques de Berlin en 1936, etc.). L’alpinisme n’est pas exempt de ce type de phénomène.

ALPINISME, HIMALAYISME ET NATIONALISME

À côté d’une histoire traditionnellement factuelle de l’alpinisme et de l’himalayisme, il s’agit d’appréhender les conditions politiques et historiques qui entourent, influencent et orientent l’histoire de ces sports. Dès 1492, l’ascension du mont Aiguille, dans le Trièves, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Grenoble, la symbolique politique et nationale est présente puisque ce mont jugé et appelé *Inaccessible* est gravi par la volonté et sur ordre du roi de France⁷. Quatre siècles plus tard, à l’époque du *Risorgimento*, alors que le guide italien J.-A. Carrel est en compétition avec l’Anglais Whymper pour la première du Cervin, l’idée de lien entre nation et exploit sportif s’affirme. Ce d’autant plus que, après la première italienne du mont Viso en 1863, et la fondation du Club alpin italien à cette occasion, Q. Sella, ministre des Finances du Royaume, voit dans cette première ascension possible du Cervin l’occasion d’un fait héroïque symbolique de l’avènement de la nation. En effet, au-delà de l’existence du tout récent État italien, encore faut-il partager le sentiment d’appartenance à une même communauté car, suivant le mot de D’Azeglio, « nous avons fait l’Italie, maintenant, nous devons faire les Italiens⁸ ».

6. E. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, pp. 183-184.

7. S. Briffaud, « Vision de la montagne et imaginaire politique; l’ascension au mont Aiguille et ses traces dans la mémoire collective », *Le monde alpin et rhodanien*, n° 1-2, 1988, pp. 39-60.

8. Cité par E. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, p. 62.



L'entre-deux-guerres est une période fertile pour exprimer l'identité nationale et les valeurs attachées à une nation. La conquête sportive des Dolomites par les grimpeurs italiens, la forme d'acharnement des Austro-Allemands sur la face nord de l'Eiger malgré la conclusion tragique de nombreuses tentatives, inscrivent l'alpinisme dans le fait national. Le *Duce* et le *Führer* distribuent médailles et récompenses, des grimpeurs sont décrits comme exprimant les qualités de la nation et de son peuple.

L'organisation d'expéditions en Himalaya ne se réalisera donc pas sur un terrain vierge en ce qui concerne l'arrière-plan nationaliste. Qui plus est, se retournant vers les gouvernements pour le soutien financier, les organisateurs se placent ainsi dans le cadre d'une entreprise de caractère national, et promue comme telle par les États et les médias. Cette situation devient d'ailleurs tellement banale que l'alpiniste suisse Max Eiselin se sent obligé d'inscrire, au début de son ouvrage relatant la première du Dhaulagiri en 1960, que cette expédition « était purement alpinistique sans arrière-plan scientifique. Elle était organisée par moi-même comme une entreprise privée sans aide gouvernementale, mais je reçus l'assistance de plusieurs amis et firmes⁹. »

ALPINISME, HIMALAYISME ET IDENTITÉS NATIONALES

Divers travaux d'anthropologie, de sociologie ou d'histoire, ont mis en évidence la logique qui préside à l'élection des champions et héros par les publics supporteurs (fans), que ceux-là soient des individus ou des collectivités (équipes). Un athlète, ou une équipe, par ses qualités et ses hauts faits, mais aussi par les drames, les tragédies et adversaires auxquels il s'affronte dans son parcours sportif, exprime un groupe ou une société (presque) tout entière en un moment historique précis: ses espoirs, ses difficultés, ses forces et ses faiblesses. Cette mise en représentation, sur un plan métaphorique et symbolique, ne se réduit pas à faire du champion celui qui, dans une perspective durkheimienne du sacré¹⁰, « procure le spectacle de la cité victorieuse à la cité elle-même¹¹ », car un « perdant » peut tout aussi bien voir se focaliser sur lui l'admiration du public. La figure de Raymond Poulidor en étant l'exemple le plus évident¹². On est

9. M. Eiselin, « Préface », in *The Ascent of Dhaulagiri*. Londres, Oxford University Press, 1961, n.p.
10. E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Félix Alcan, 1912.
11. B. Jeu, *Le Sport, la mort, la violence*. Paris, Éditions Universitaires, 1972, p. 200.
12. M. Winock, « Le complexe de Poulidor », in *Chronique des années soixante* Paris, Seuil, 1987, pp. 138-142.



plutôt ici dans le domaine du *sensible*, c'est-à-dire de « ce qui retentit en nous¹³ », de l'adéquation de caractères et de tempérament entre le champion et le groupe qui l'élite, ce dernier se retrouvant dans le sportif emblématique. Aussi, au-delà du regard moral ou éthique porté sur l'exacerbation nationaliste de l'entre-deux-guerres, ou les décennies cinquante et soixante, il s'agit d'envisager de cette manière le retentissement de certains exploits sportifs, en particulier dans le domaine de l'alpinisme et de l'himalayisme.

13. P. Sansot, *Les Formes sensibles de la vie sociale*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

